Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1941)
Heft: 121

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Lucien GAUTIER, *Introduction à l'Ancien Testament.*

On peut bien dire que la publication de l'*Introduction à l'Ancien Testament* de Lucien Gautier, en 1906, marqua une étape du mouvement des études bibliques en pays de langue française. En dépit de ses dimensions imposantes l'ouvrage fut si favorablement accueilli qu'en un an il se trouva épuisé. Si bien qu'en 1914 paraissait une seconde édition, revue. A leur tour, ces deux volumes, comptant ensemble quelque 1100 pages, se sont si largement répandus qu'ils ne se trouvèrent bientôt plus en librairie. C'est dire combien cette œuvre, qui prétendait n'être qu'un « livre de vulgarisation », et qui était conçue d'un point de vue pédagogique — en un sens très étendu —, a été utile, précieuse, et a gagné la sympathie et mérité la reconnaissance de ses nombreux lecteurs, théologiens ou non, et pas seulement en Suisse et en France. Oui, savant mais n'ayant pas en vue les seuls spécialistes de l'Ancien Testament, solide, technique mais empreint d'une sorte de bonhomie, cet ouvrage s'est assuré la confiance de ceux qu'il guidait dans l'étude des documents de l'ancienne Alliance.

Cette *Introduction* n'a jamais eu sa pareille en français, et comme rien n'était venu la remplacer, sa disparition laissait une grave lacune. Dans la pensée de combler partiellement cette lacune et de prévenir une pénurie qui, hélas ! risque fort de s'aggraver terriblement à cause de la guerre et de durer longtemps, la famille de l'auteur a généreusement décidé de mettre de nouveau à la disposition du public ce monument de la théologie romande (1).

L'*Introduction* nous revient donc, non pas rajeunie et transformée, mais un peu augmentée (2).

(1) Le signataire de ces lignes est seul responsable du retard avec lequel la *Revue* signale cette réédition. — (2) LUCIEN GAUTIER : *Introduction à l'Ancien Testament*, 3e édition, conforme à la 2e. Avec une note complémentaire d'Antoine Baumgartner et un supplément bibliographique. 2 vol. Payot et Cie, Lausanne, 1939. 14 fr. Les deux suppléments ont aussi été tirés à part en une brochure de 44 pages.

Il y a d'abord une « note complémentaire » de 34 pages, qui aurait dû être signée d'Auguste Gampert, si la mort de celui-ci n'avait pas obligé les éditeurs à recourir à un vétéran de la science biblique, M. Antoine Baumgartner, aujourd'hui décédé lui aussi ; il a fait du reste un large usage des matériaux préparés par Gampert. Cette « note » est destinée à orienter rapidement le lecteur sur la marche des études relatives à l'histoire et à la formation de l'Ancien Testament depuis 1914. Après avoir souligné que la méthode de l'école de l'histoire des religions s'est révélée d'une utilité immense, et que l'examen des « formes » littéraires est aussi devenu un instrument de travail précieux pour les critiques, les auteurs de la note ont simplement suivi pas à pas l'exposé de Gautier pour le compléter. L'aperçu des questions soulevées, des hypothèses avancées et des théories proposées est strictement descriptif et objectif ; on ne discerne que rarement quelle position ou quelle solution les auteurs estiment la plus probable ; néanmoins il leur arrive de corriger Gautier ou de se prononcer, quand lui-même était resté dans l'expectative (ainsi à propos d'Esdras et de Néhémie). Il est entendu que la note n'a pas la prétention d'indiquer tous les ouvrages parus dans l'intervalle des deux éditions, ni de donner une analyse détaillée de ceux qui ont été retenus ; il eût fallu pour cela beaucoup plus de place. Cependant, comme cela est presque inévitable dès qu'il s'agit d'un choix, si représentatif qu'il puisse être, on s'étonne de certaines omissions ; par exemple, si l'on ne peut plus passer sous silence les idées développées par M. Bertholet dans son commentaire d'Ezéchiel de 1936 (il en avait déjà publié un en 1897), pourquoi ne pas même signaler que le commentaire anglais de M. Cooke, paru la même année, et qui est enregistré dans la bibliographie, n'a pas moins de qualités et réfute comme par avance certains arguments de l'autre ?

Comme le texte, la bibliographie a reçu un supplément ; les derniers ouvrages indiqués datent de 1937.

On est heureux de constater que le temps n'a pas porté d'atteinte grave aux méthodes ni à la position de Gautier. Sans doute, s'il avait préparé lui-même sa nouvelle édition, ne l'aurait-il pas donnée sous la forme de simple reproduction photographique ; il l'aurait allégée, condensée, remaniée en certaines parties, enrichie ailleurs des développements nécessaires, il aurait précisé ou rectifié ses vues sur certains points (nous pensons, par exemple, aux Psaumes, à Ezéchiel, au Pentateuque, au « IIIe Esaïe », etc.). Mais la tendance générale serait restée la même, les conclusions d'ensemble aussi, — non pas à cause de l'inertie de l'auteur, mais parce qu'à l'épreuve des années et de la critique cette tendance s'est avérée juste, et ces conclusions sobres et judicieuses. Gautier avait pris la bonne voie, et l'on peut dire que la plupart de ses opinions (non pas toutes, pourtant) ont été confirmées bien plutôt qu'ébranlées par les recherches faites après lui. La critique biblique n'est donc pas aussi incertaine, arbitraire et changeante que d'aucuns se plaisent à le dire. Une œuvre écrite avant 1914 porte évidemment la marque de son temps ; la théologie a évolué depuis lors, y compris les études d'isagogique.

Ce qui n'empêche pas que les lecteurs d'aujourd'hui — étudiants, pasteurs, laïques — peuvent en toute sécurité se mettre à l'école de l'ancien professeur, et que ceux de demain le pourront encore : son *Introduction*, incomparablement moins aride que nombre d'œuvres similaires de l'étranger, sera pour eux un guide sûr, une base solide pour l'étude personnelle de l'Ancien Testament. Merci à la famille de Lucien Gautier d'avoir donné à un livre aussi utile la possibilité de poursuivre une carrière déjà longue et féconde.

William-A. GOY.

Henri-L. MIÉVILLE, *Le problème de la personne.* (Tiré à part des *Etudes de Lettres*, nº 45, p. 49-85). Librairie Rouge, Lausanne, 1941.

Fidèle à l'inspiration cartésienne, M. Miéville invite l'homme à « incorporer à sa substance spirituelle » ce qu'il pense ou croit, et à rejeter toute autorité qui serait extérieure à l'esprit. Il s'est fait l'apôtre inlassable de l'autorité intériorisée où tout philosophe reconnaîtra la condition *sine qua non* d'une pensée authentique. C'est la même préoccupation qui le guide dans l'analyse minutieuse de la notion de personne, dont cet opuscule cherche et parvient à saisir certains aspects tout à fait essentiels.

Il part des données psychologiques pour s'élever à des considérations métaphysiques. Chacun sait que la psychologie contemporaine, en étudiant l'être humain, l'a morcelé en tendances, complexes, dédoublements, où l'unité de la personne apparaît assez précaire. Elle a mis en lumière les mille occasions où le moi s'aliène, et « ce pluralisme du moi jamais complètement unifié, toujours à la merci d'une dissociation possible » (p. 57). La personne est donc d'emblée un devoir-être plutôt qu'un être ; elle est le principe qui créera ou reconstituera l'unité : pouvoir de synthèse, d'unification, donc de novation, d'initiative et de choix. Cela signifie « le rejet de toute métaphysique matérialiste, le rejet aussi de tout déterminisme intégral » (p. 61). M. Miéville s'interdit de faire de cette « unité unifiante » une unité statique et indépendante à la manière des Eléates. Soucieux de ne pas laisser se cristalliser la vie de l'esprit, il se maintient du côté de l'acte (1), du côté de la « loi génératrice » qui « besogne » en toute personne, « la sollicitant à vouloir être ». A ce niveau métaphysique une échappée s'ouvre sur les grands problèmes : la tension dramatique entre la personne qui unifie et les sous-individualités qu'elle unifie n'est qu'un aspect de l'implication réciproque de l'un et du multiple (p. 83). « La personne n'existe pas « hors » de ces tendances, ni « à côté » ou « au-dessus » d'elles, comme une sorte d'entité qui pourrait être posée en soi. Il s'ensuit que sa « transcendance » n'exclut pas, qu'elle implique au contraire son « immanence ». Or c'est cette liaison de la transcendance et de l'immanence du principe personnel que les formules verbales

(1) « La personnalité n'est pas l'attribut d'une chose, mais l'acte d'une force », disait Ch. Secrétan.

sont inaptes à exprimer, parce que nous n'avons pas de catégorie logique qui lui corresponde » (p. 56).

Idéal d'unité intérieure, idéal d'autonomie, tel est ce qui fait la valeur hors pair de la personne. « L'accord avec nous-mêmes est le plus fondamental problème que nous ayons à résoudre » (p. 67). Mais quel est, dans l'autonomie, ce *nomos*, ce principe régulateur interne de la personne ? Par une critique pertinente de Durkheim, M. Miéville dépasse le sociologisme et découvre au contraire la racine de l'autonomie dans la raison. C'est elle qui est cette exigence d'unification à la fois transcendante et immanente, constitutive de la personne. Non pas raison raisonnante, mais exigence de cohérence et d'harmonie. « La raison fournit l'ultime point d'appui qui permet à la personne de se constituer en sa double liberté : à l'égard des déterminismes inférieurs qui menacent de nous diminuer... et puis à l'égard de la communauté humaine et de ses exigences souvent tyranniques... Il n'y a pas de vie spirituelle digne de ce nom sans un pareil point d'appui » (p. 72-73).

Cette brève analyse ne rend pas compte de la souple richesse des pages de M. Miéville, moins encore de la chaude conviction qui les anime. Le problème de la personne est au cœur de la pensée de l'auteur, car c'est le point où l'on voit les questions théoriques rejoindre les questions pratiques et sociales. Par une ingénieuse comparaison, l'auteur montre la personne « animée d'un double mouvement de rotation autour de son axe et de gravitation autour d'un centre commun » (p. 76). L'harmonie à établir entre ces deux mouvements, c'est le problème social et politique. Il s'agit d'éviter deux illusions, deux écueils : l'autarcie individuelle et « l'unanimisme des échines ployées ».

Si riche soit-elle, cette étude ne prétend pas épuiser les aspects du problème. Et à vrai dire on peut même se demander si l'importance accordée au morcellement psychologique du moi n'a pas limité d'emblée un peu trop le vaste champ où s'étendra une philosophie de la personne. En partant de ce morcellement comme d'une donnée, on se voit amené nécessairement à chercher dans la personne un principe qui reconstitue l'unité de l'être humain, et l'on définit la personne au moyen de métaphores empruntées à la construction. La personne serait donc un édifice plus ou moins solide, résultat fragile d'un effort incessant de synthèse. En même temps, dès l'instant où l'on cherche en psychologue ce qui constitue ce pouvoir d'unification, on ne pourra le trouver, comme P. Janet, que dans les synthèses les plus élevées de la vie psychique, dans la prise de conscience, en un mot dans la raison. Les prémisses psychologiques entraînent une conception « rationaliste » de la personne.

Un autre point, encore plus important, c'est la notion de dépassement de soi. Il est clair que je suis davantage et plus pleinement moi-même, lorsque je ne suis pas seulement un moi replié sur son individualité. Comment concevoir ce dépassement et ses liens avec l'autonomie ? M. Miéville s'exprime ainsi : « Dire que la personne est autonome, ce n'est pas constater un fait, c'est bien plutôt formuler un idéal » (p. 63). L'autonomie est une « conquête de la liberté intérieure », un « processus de libération ». Ce dépassement

libérateur s'accomplit dans l'activité de la raison (exigence d'harmonie aussi bien pour le vrai que le beau ou le bien). Mais M. Miéville a vu très profondément que ce dépassement se fait vers l'intérieur ; c'est une intériorisation, grâce à laquelle nous accédons au plan de l'universel et du spirituel. La promotion spirituelle et personnelle consiste à passer d'un état de division et d'hétéronomie à un état d'unité et d'autonomie. L'unification ne va pas sans une sorte d'illumination intérieure par laquelle la transcendance s'intériorise. C'est le moment capital de la transfiguration spirituelle : la transcendance extérieure de l'hétéronomie s'est transformée en la « transcendance » intériorisée de l'autonomie. « La loi qui s'impose à [l'individu], surgissant de sa plus intime profondeur, il ne l'a point décidée, et cependant elle n'est pas extérieure à son être : *interior intimo meo* » (p. 67). Mystérieux point où la dépendance devient « une participation libératrice » (p. 85). La personne sera donc l'unification, l'intériorisation (l'« autonomisation » si l'on peut dire) plus ou moins réussie, réalisée grâce à la raison.

Mais toute la question est de savoir si l'irrationnel représente, dans la personne, seulement la marge non encore personnalisée ou s'il en est un élément constitutif. Est-ce que l'*interior intimo meo* est la présence en moi de la raison universelle, ou bien d'un quelque chose qui dépasse perpétuellement ma raison et l'idéal même d'harmonie où la personne trouverait, selon M. Miéville, sa plus complète réalisation ? S'il n'y a pas de « catégorie logique » qui corresponde au principe personnel (p. 56), est-ce vraiment simplement parce que, dans le dépassement de soi, la raison est *à la fois* transcendante et immanente au moi ? N'est-ce pas plutôt parce que ma personne n'est pas transcendante seulement par rapport à mes tendances qu'elle unifie comme pouvoir de synthèse ou idéal, mais qu'elle l'est surtout par rapport à ma raison. Certes, si l'unité de ma personne est construite ou en construction, la raison sera « l'ultime point d'appui » ; mais elle ne le sera pas si cette unité m'est en quelque manière « donnée ». Donnée non pas à *ma* raison seule, puisque ma raison ne peut pas la saisir entièrement, ni non plus donnée du dehors comme une autorité qui se substitue à moi, mais comme l'unité du rationnel et de l'irrationnel en un être incarné. En effet, l'échec ou la brisure tragique que je ne peux manquer d'expérimenter en moi et qui vient rompre mon effort tendu vers l'harmonie, peut souvent, malgré sa contingence et son irrationalité radicales, être l'ébranlement décisif qui fait soudain jaillir en moi une unité personnelle supérieure. Cette unité n'est authentique que si la raison, tout en tendant à absorber ou à résorber l'irrationnel, sait pourtant reconnaître en lui un réduit inviolé (parce qu'inviolable), un saint des saints, sorte de présence secrète et d'attirance indicible au plus profond de moi, — dont je puis accepter ou refuser d'assumer les appels.

« L'homme passe infiniment l'homme », disait Pascal. Cette transcendance par rapport à elle-même, qui paraît bien être la catégorie spécifique de la vie personnelle, échappe aussi bien aux prises d'une psychologie dite scientifique qu'au dilemme dans lequel une philosophie rationaliste de la personne risque

d'enfermer l'homme : ou bien autorité intériorisée (lumière naturelle) ou bien *Diktat* extérieur. Dès qu'il s'agit de présence et d'engagement, l'*interior intimo meo* prend un tout autre sens que la « loi » intérieure au moi. Vérité, beauté, amour ne sont plus pour la personne des normes d'action plus ou moins intériorisées, une loi ou un idéal; ce sont désormais bien plutôt des *réponses* à l'appel, obscur parfois mais inéluctable, de cette présence.

En réintégrant ainsi l'irrationnel dans la personne, nous en rendons certes le problème philosophique encore plus complexe, sans toutefois compromettre ni détruire en rien le point d'appui solide et indispensable que doit constituer la raison : simplement il n'est plus ni l'unique ni l'ultime. La personne reste de l'ordre du devoir-être, non plus seulement parce qu'elle est sans cesse à réaliser et à rationaliser, mais plutôt parce que, tout en « étant » déjà dans une certaine mesure, elle est à découvrir, à reconnaître et par-dessus tout à assumer.

Pierre THÉVENAZ.

Revue de Théologie et de Philosophie. Tables des vingt-cinq premières années de la seconde série (1913-1937), par EUGÈNE REYMOND. — Lausanne, La Concorde, 1941. 112 pages in-8°. — Fr. 3,50.

Bien que les abonnés de la *Revue* aient déjà reçu, grâce à la générosité de la Société vaudoise de théologie, le fascicule des *Tables* sorti de presse il y a quelques semaines, il est juste de signaler ici sa publication. Le labeur patient et désintéressé de M. le pasteur Eugène Reymond, entrepris, comme le rappelle ici même M. Reverdin, sous la direction de Maurice Vuilleumier, a enfin atteint son terme. Qu'il nous soit permis de féliciter l'auteur et de le remercier, car nous savons ce que les deux tables et l'index des matières ont exigé de réflexion méthodique et de soin minutieux. Nous souhaitons que ce remarquable instrument de travail soit fréquemment utilisé et qu'il contribue à faire mieux connaître à la génération nouvelle ces vingt-cinq années de la *Revue* auxquelles le nom de René Guisan demeure attaché.

H. M.